

L'Église a perdu le monopole du christianisme

Questions et enjeu

Lors des Assises CCBF du 1^{er} octobre 2022, dont le thème général était « Coresponsables pour agir », Jean-François Bouthors est intervenu pour expliquer qu'il fallait distinguer très clairement le christianisme de la religion chrétienne. Vous pouvez suivre intégralement cette communication en suivant les liens proposés ci-dessous.

Je voudrais commencer par dire que je fais un net pas de côté par rapport à ce que nous avons entendu ce matin. Pour ce qui est de l'opportunité du Synode sur la synodalité, je n'y crois pas. Cela vient beaucoup trop tard, et surtout, cela n'a aucune chance de réussir tant que les institutions ecclésiales n'auront pas fait le choix, pour leur fonctionnement propre, de la démocratie qui est, vous allez voir pourquoi et vous serez étonné, une dimension essentielle du christianisme.

Pour ce qui est de l'implosion, elle était annoncée depuis la fin des années soixante ! Jean-Luc Nancy et Gérard Granel, dans la revue *Esprit* – le premier en 1967, dans un article intitulé « Petit catéchisme de persévérance », le second en 1971, dans son « Rapport sur la situation de l'incroyance en France » – avaient déjà pris acte de la faillite. Pour le premier, l'Église avait fait défection, elle avait rendues armes de la transmission de ce dont elle avait été porteuse, ce qui ne l'avait pas délivré de « la persistance rusée du cléricalisme ». Pour le second, elle était impuissante « à se ressaisir de et dans sa propre inspiration » et faisait écran à son propre message. Ces avertissements n'ont pas été entendus.

Une des clés de ce que je vais expliquer tient à la compréhension que nous avons du mot sécularisation. Il s'agit de savoir si la modernité est le fruit du christianisme, ou si elle se constitue en s'en affranchissant. Si l'on réduit le christianisme à la religion chrétienne, on est fondé à penser la sécularisation comme un processus d'effacement de la religion. Mais on peut aussi penser, avec le philosophe italien Gianni Vattimo, que « la sécularisation est un effet positif de l'enseignement de Jésus et non pas une façon de s'en éloigner » ou encore, et cette formulation me paraît plus juste, que « l'ensemble des traits principaux de la civilisation occidentale sont structurés par référence au texte fondateur que constituent pour cette civilisation les Écritures judéo-chrétiennes ». Même si la notion de judéo-christianisme me paraît devoir être discutée, et vous comprendrez pourquoi, je penche vers la vision de la sécularisation que retient Vattimo.

Je dirais donc qu'il faut désormais distinguer très clairement le christianisme de la religion chrétienne. L'Église, et surtout l'Église catholique, n'a plus le monopole du christianisme. Même si elle en est l'une des formes d'expression religieuse, elle n'en est plus la gardienne, elle n'y exerce plus de magistère véritable. Le mouvement de distinction est en réalité très ancien, sans doute faut-il le faire remonter au moins au

début de l'humanisme dans la Renaissance italienne, c'est-à-dire au XVI^e siècle.

Il faut se rappeler que l'Église, telle que nous la connaissons, naît avec la réforme grégorienne, au XI^e siècle. Le grand historien Paul Veyne disait, dans un entretien au journal *Le Monde* qui a été republié jeudi, après l'annonce de son décès, que l'Église s'était organisée comme une armée.

La première manifestation éclatante de distinction du christianisme de la religion chrétienne intervient avec les effets de l'invention de l'imprimerie, lorsque la lecture de la Bible sort des églises et des monastères... La Contre-Réforme sera une tentative efficace de contrer cette autonomisation du christianisme, pour revenir à la conception ecclésiale de la réforme grégorienne, dont le mouvement se fait sentir jusqu'à aujourd'hui. Cette réforme avait déjà été une manière de prévenir des mouvements centrifuges dont les pouvoirs politiques comptaient bien profiter pour s'affirmer face au Pape, face à une Église qui avait revêtu les habits juridiques et institutionnels de l'empire constantinien à partir du IV^e siècle.

La manière dont les catholiques attendent aujourd'hui du Pape François et du Synode sur la synodalité une réforme salvatrice de leur Église montre à quel point ces schémas culturels d'une Église pyramidale restent profondément ancrés. Or aujourd'hui, l'avenir du christianisme ne se joue plus là.

Mais pour penser cet avenir, il faut se demander ce que recouvre le mot « christianisme » et en quoi il se distingue de la religion chrétienne. Jean-Luc Nancy avait répondu à cette question, dans son livre *La Déclosion (Déconstruction du christianisme I)* en affirmant ceci : « Toute notre pensée est de part en part chrétienne. De part en part et toute, c'est-à-dire nous tous, jusqu'au bout. » Et il précisait : « Le christianisme ne désigne pas autre chose, essentiellement (c'est-à-dire simplement, infiniment simplement, dans une simplicité inaccessible), que l'exigence d'ouvrir dans ce monde une altérité ou une aliénation inconditionnelle. » Il faut ici entendre aliénation au sens où comme le dit Levinas, l'autre, le visage de l'autre, nous oblige absolument, en nous conférant à son égard une responsabilité dont nous ne pouvons nous défaire. Le christianisme, c'est ce qui naît de la rencontre de Jérusalem et Athènes dans le contexte technique, politique et juridique de Rome.

Athènes invente la démocratie. Celle-ci peut être caractérisée par deux traits majeurs. Un : la sortie de l'hétéronomie – autrement dit, la loi n'est plus celle qui tombe d'en haut, du ciel, des dieux, ou d'un chef suprême, mais celle que le peuple se donne et s'impose en en délibérant à voix égale. Deux : le partage en commun de l'incertitude et des risques, c'est-à-dire la manière de faire face à l'avenir. Cette naissance s'accompagne de quatre autres : celles de la tragédie et de la philosophie, du droit et de la rhétorique. Et elle n'aurait sans doute pas eu lieu si elle n'avait été précédée dans le bassin méditerranéen par le développement des mathématiques, de la physique, de la comptabilité, et d'un certain nombre de techniques, notamment en matière de navigation. Il se trouve que dans la période qui suit, engros à partir du IV^e siècle avant l'ère chrétienne, le grec courant, la *koinè*, est devenue langue véhiculaire du monde

méditerranéen, et au-delà.

À Jérusalem, il se passe autre chose. À travers la figure d'Abraham et l'institution de la Torah s'affirme le fait qu'un individu (et sa lignée) accède à lui-même, non par une divinité qui lui dicte qui il est, mais par l'expérience d'une transcendance qui le met en mouvement. C'est le sens de l'appel d'Abraham : « *lekhlekha, va vers toi-même* ». C'est la reconnaissance que nul n'est sa propre origine. Et contrairement à l'idée que véhicule par exemple le film de Cecil B. DeMille *Les Dix commandements*, la Torah n'est pas une loi qui tombe du ciel. Si on lit bien le texte, on s'aperçoit qu'en définitive les Tables de la Loi qui demeurent après l'épisode du Veau d'or, les seules qui sont tangibles, sont gravées de la main de Moïse. Mais surtout, c'est beaucoup plus qu'un code de loi, c'est un récit dans lequel se raconte, de manière multiple et non univoque, comment un peuple a fait sien cette expérience de la transcendance, c'est-à-dire une forme d'écart à lui-même, une forme de dépassement de lui-même. C'est une relecture de sa propre histoire, mais aussi un dispositif d'interrogation éthique qui pose, pour le dire brièvement, la question de ce qui fait vivre soi-même, la communauté et le peuple auquel on appartient, et même le monde. De surcroît, cette question s'élargit à celle, essentielle, de la responsabilité à l'égard de la vie des générations futures. Car si nul n'est l'origine de sa propre vie, nul n'en est la fin non plus : chaque moi est un soi qui se prolonge au-delà de lui-même.

Ajoutons que cette expérience est immédiatement et à de multiples reprises celle d'une confrontation à l'altérité et cette confrontation est fondatrice : Abraham réside en terre étrangère, la famille de Jacob séjourne en Égypte pendant plusieurs générations, les élites et une partie du peuple seront déportées Babylone... Et si on lit bien les récits bibliques, cette confrontation à l'autre est chaque fois l'occasion d'une renaissance... L'idée de la résurrection n'est pas, de ce point de vue, une invention chrétienne !

Tout cela repose sur la nécessité d'une réinterprétation permanente à la fois du réel et de la Torah, pour comprendre comment se rejoue jour après jour, de génération en génération, cette expérience de l'accès à soi-même, cette vie selon la transcendance, mais une transcendance qui n'est en aucune manière réductible à un dieu, quel qu'il soit.

Mais il faut dire un mot du mot Dieu. C'est un mot dérivé du latin pour traduire le mot grec *theos*, qui désigne les dieux de l'Olympe. Théos, c'est le choix fait par les traducteurs de la Septante, à Alexandrie, qui cherchaient un équivalent grec pour Élohim. Ils ont choisi ce mot parce que la racine du mot *théos* faisait référence au souffle... ce qui correspond à une notion biblique essentielle, puisque dès le second verset de la Genèse il est question du souffle d'Élohim, *ruah Élohim*, en hébreu...

Mais que signifie Élohim ? La racine de ce mot est *El*. On vous a dit que *El* désignait Dieu dans les langues sémitiques. Mais on ne vous a pas dit que *El*, en hébreu, c'est une particule qui a pour fonction d'indiquer un mouvement, une direction, une adresse, une projection. On dit qu'Élohim parle « *el Moshe* », à Moïse. D'ailleurs, le mot *Torah* lui-même ne peut pas se traduire par loi, il est construit sur une racine qui indique

un mouvement de lancer, de projection. La Torah, c'est bien plus une visée, une mise en mouvement, qu'un code de loi.

Le christianisme est donc le fruit de la rencontre entre Jérusalem et Athènes. Jérusalem, c'est l'interprétation permanente de la Torah pour aller vers soi-même, personnellement et collectivement. Athènes, c'est la délibération politique pour se donner une loi qui permet de faire face aux exigences du présent et envisager l'avenir. C'est pourquoi je dis que la démocratie est partie intégrante du christianisme, quoi qu'en ait pensé l'appareil institutionnel chrétien ! On voit bien que ces deux pôles avaient de quoi se rencontrer, de quoi dialoguer, et qu'en même temps cette rencontre ne pouvait se départir d'une tension, d'un écart permanent, d'une altérité inconfortable. Mais c'est cet inconfort qui a produit une dynamique exceptionnelle puisque peu à peu, porté par la géopolitique romaine de Rome, ce qui naît de la rencontre, on pourrait presque dire du coït entre Jérusalem et Athènes, va informer et transformer le monde. Pour le meilleur, mais aussi, hélas, pour le pire. Tout cela est beaucoup plus vaste et beaucoup plus grand que la seule ou les seules religions chrétiennes.

Ce que nous sommes résulte de cette dynamique et de ses évolutions et transformations successives. On peut et même on doit le critiquer, mais le « logiciel » spirituel – au sens de l'activité de l'esprit qui donne vie à la matière, le souffle dans les narines de l'être humain façonné dans la glèbe selon le second récit de la Création –, ce « logiciel » demeure.

La question qui est posée aujourd'hui à notre monde, à notre monde mondialisé, à notre monde largement façonné par cette dynamique, parce qu'elle est venue rencontrer et parfois percuter tous les autres espaces civilisationnels et qu'on ne pourra pas revenir en arrière, c'est de savoir comment permettre à ce monde de connaître et comprendre ce qui l'anime.

Vous me direz que l'histoire humaine a largement précédé l'événement du christianisme. Bien entendu. Mais le christianisme est d'une certaine façon un tournant de l'histoire humaine qui s'est joué autour de la Méditerranée. Cela ne veut pas dire que le reste ne vaut rien, que le reste est oublié, effacé ou effaçable. J'aurais aujourd'hui tendance à dire que le christianisme est la forme dans laquelle s'est cristallisé, pour des raisons qui nous échappent, quelque chose qui est non pas le propre d'une race, d'un peuple, d'une civilisation, mais le propre de l'être humain dans toute sa diversité. Petite parenthèse sur cet effondrement des civilisations théocratique, lisez le livre d'Éric Clyne : *1177 av. J.-C., le jour où la civilisation s'est effondrée*, publié à La Découverte.

En ce sens, le christianisme appartient non pas à l'Église, mais à toute l'humanité. En ce sens-là il est « catholique », c'est-à-dire universel, mais nous verrons que cet universalisme, lorsqu'il est mal compris, est problématique. Les religions chrétiennes en ont certes été les vecteurs essentiels, mais elles sont aujourd'hui dépassées par ce que le christianisme a produit. Leurs institutions sont attachées à des formes de

langage, de représentation, de rites que les conséquences du succès du christianisme lui-même ont rendues obsolètes. Nos contemporains y sont étrangers, alors qu'ils sont habités par ce propre de l'être humain qui s'est cristallisé, comme je l'ai dit, dans le christianisme.

La question qui se pose, c'est de savoir s'il est possible aujourd'hui de redonner à notre monde l'accès à cette dynamique profonde qui s'est exprimée dans le christianisme.

Il ne s'agit pas d'inventer quelque chose qui permettrait de tourner la page et d'oublier tout ce qui précède, mais de raviver ce qui est son moteur le plus profond, qui est le principe même de l'interprétation. Un principe qui est toujours vivant dans la tradition biblique, mais qui est aussi toujours celui qui permet l'exercice de la démocratie. Le monde juif a gardé cette tradition vivante et c'est sans nul doute l'explication du fait qu'il a survécu à toutes les tentatives d'anéantissement et de liquidation qui l'ont frappé. Cette tradition vivante est celle dans laquelle est né Jésus, celle qu'il a mise en œuvre, et l'un des drames de la religion chrétienne, c'est la constante minoration, pour ne pas dire la volonté quasi permanente de s'affranchir de cette tradition.

Un sondage de *La Croix Hebdo* en juin dernier a fait apparaître qu'en France moins de 2 % de nos compatriotes souhaite mieux connaître la Bible, et que chez les catholiques c'est moins de 5 %. De même que nous avons collectivement qu'une connaissance très sommaire des origines de la démocratie et de ce qui la constitue et des conditions et exigences de son exercice, nous ne connaissons à peu près rien de la tradition biblique qui est l'un des piliers de nos représentations du monde. C'est d'ailleurs un des aspects les plus dramatiques de la faillite des institutions chrétiennes. Faut-il voir dans cette situation l'effet, souvent dénoncé par les clercs, de la sécularisation ? La conséquence d'un monde « qui ne croit plus en Dieu » ? Je ne le pense pas.

D'abord, il faudrait être capable de dire de quel Dieu l'on parle. Pour ma part, je réponds volontiers que je ne crois pas dans ce Dieu auquel mes contemporains refusent de croire. Le grand magicien, le grand ordonnateur, celui qui voit tout, etc., ils ont bien raison de ne pas y croire, car cela relève de l'idolâtrie que la tradition biblique condamne.

Mais qui leur a fait comprendre ou éprouver la transcendance ? Qui leur a fait entendre ce que disait maître Eckhart : « Je prie Dieu de me libérer de Dieu » ? Qui leur a expliqué qu'*Élohim*, ce mot qui désigne l'Unique du monothéisme, est au pluriel, non pas parce que c'est un pluriel de majesté, mais parce qu'il n'y a pas une seule manière de le comprendre, de le décrire, de le définir, comme le mot visage en hébreu est toujours au pluriel, *panaïm*, vous comprenez bien que je n'ai qu'un visage, mais que d'un instant à l'autre il bouge, il vit, il change, et que je suis l'unique de toutes les perceptions que vous avez de mon visage.

La sécularisation, j'y reviens. Ce n'est autre que la manière dont s'est diffusée, dans les sociétés où le christianisme se développait, la dynamique qui le fondait. Cela s'est fait, bien sûr d'abord à travers l'Église, mais peu à peu, cela a acquis une forme d'autonomie par rapport à l'institution religieuse. La sécularisation, c'est l'effet du succès du christianisme. Marcel Gauchet ne s'est pas trompé parlant de « la religion de la sortie de la religion ».

Jean-Luc Nancy écrit, toujours dans *La Déclension*, que « le monde moderne est lui-même le devenir du christianisme ». Si naît en Occident une critique, une déconstruction de l'Occident, c'est parce que comme l'écrit encore Nancy, « c'est le même geste de se déprendre de l'Occident et de se déprendre du christianisme », et tout cela résulte de ce que le christianisme, dans sa dynamique propre, ne cesse de se déconstruire, qu'il est au fond « l'autodépassement » de lui-même.

Par conséquent, on ne peut que se réjouir de ce que l'éducation, la solidarité, la santé, la science, pour ne citer que ces exemples, soient devenues non plus la seule affaire des clercs et des congrégations, mais celles des sociétés et des communautés politiques.

On doit s'en réjouir, mais en même temps il faut aussi s'interroger sur ce qu'a produit l'universalisme propre au christianisme. Ni Athènes ni Jérusalem ne pensaient devoir conquérir le monde. Tout au plus la démocratie et la tradition biblique se voulaient-elles exemplaires. Le christianisme, c'est aussi la découverte que ces exemples sont un progrès dont le bénéfice n'est pas réservé à un seul peuple ni à une seule cité. Mais en rencontrant Rome, le christianisme épouse un vecteur impérial dont il ne fait pas la critique. Du coup, il devient pour lui-même un absolu, qu'il théorise dans une théologie dont la caricature est le fameux « hors de l'Église point de salut ». La figure « christique » de Jésus devient l'alpha et l'oméga de toute l'histoire, alors qu'il est impossible d'affirmer que le Nazaréen s'est, ne serait-ce qu'un instant, pensé comme tel ! Le juif qu'il était ne le pouvait pas sans trahir sa foi et l'essentiel de l'héritage de la tradition biblique...

Je ne vais pas discuter plus avant la théologie, car ce qui importe surtout, c'est que cet universalisme totalisant va se décliner de multiples manières qui sont autant de façon pour le christianisme d'idolâtrer ce qu'il a produit. Le monde tel qu'il l'envisage est sans limites, puisque lui-même est voué à s'étendre à toutes les nations, à l'univers entier. Nous sommes déjà, sans que l'on s'en soit rendu compte, dans une représentation du « no limit », du tout est possible, dont notre obsession contemporaine pour la croissance économique est le dernier avatar. Ce que cette version particulière de l'universalisme efface, c'est l'altérité, le caractère in-fini et infinissable du monde. Le péché de cet universalisme, qui se pense en fait comme la totalité de tout, c'est la fascination qu'exerce le fantasme de la toute-puissance. Le cléricisme n'est qu'une des facettes de ce mauvais penchant...

Comment sortir de là ? En revenant à la double source du christianisme, c'est-à-dire à l'expérience de la délibération démocratique et à celle du renouvellement de l'interprétation qui sont deux formes d'expérience de l'altérité et de la transcendance ? Cela peut vous surprendre concernant la démocratie, pourtant, la délibération démocratique, c'est précisément ce qui permet à la collection des individus citoyens de se transcender en une communauté politique qui choisit librement d'assumer son destin. La loi démocratique est au fond une expérience d'une forme d'autotranscendance. En étant la nôtre, elle s'impose à chacun. Contrairement à ce que pensent la plupart des chrétiens, l'Évangile ne suffit pas. On ne peut en comprendre les dynamiques véritables sans lire les textes chrétiens à la lumière de la tradition biblique et de l'expérience libératrice et créatrice de l'étude de celle-ci. C'est-à-dire qu'on ne peut échapper à l'exigence d'un travail toujours renouvelé de leur interprétation. Ce que vous croyez connaître de l'Évangile, vous ne le connaissez pas si vous ne savez pas, non seulement d'où il vient, mais quel est le souffle qui l'anime qui est celui d'une tradition toujours vivante. De même faut-il que les Occidentaux se nourrissent de nouveau de la grande tradition grecque dans sa dimension politique – en retrouvant une véritable intelligence de la démocratie – mais aussi dans sa dimension culturelle, car l'expérience politique de la démocratie ne va pas, comme je l'ai dit, sans la tragédie ni la philosophie. Nous sommes donc condamnés à être des *greek-jews*, des Grecs juifs, pour reprendre le mot de Joyce dans *Ulysse*, ce qu'a fait Freud en inventant la psychanalyse et l'interprétation des rêves.

Vous me direz que j'ai laissé de côté les affirmations fondamentales de la foi chrétienne comme celle de la divinité du Christ, celle de la résurrection. C'est tout simplement que cela me paraît inabordable tant que l'on fait l'économie d'un vrai apprentissage du travail d'interprétation, d'une vraie expérience de la délibération. Sinon on répète des formules dont le sens est épuisé... Mais nous avons aujourd'hui une chance immense : nous pouvons tous faire fonctionner notre intelligence sans risquer le bâcher, et l'excommunication d'une citadelle assiégée n'est pas un problème. Mais encore faut-il défendre la démocratie et la liberté de penser, et cela passe notamment par le fait de défendre l'exigence d'un enseignement de qualité de ce qu'on appelle les humanités : l'histoire, la littérature, la philosophie, l'enseignement des civilisations et de leurs sources, bien plus que des seules religions, de manière à donner à chacun de vrais outils de discernement, d'intelligence, de jugement, et pas simplement de l'employabilité, pas seulement des aptitudes techniques pour entrer sur le marché du travail. Sans quoi nous serons une fois de plus les jouets de ceux qui s'abandonnent à leurs rêves de toute puissance. Ils sont nombreux et divers. Or je crois, pour ma part, qu'une des voies pour résister à la tentation des solutions « illibérales », c'est celle d'un renouvellement en profondeur du christianisme. Du christianisme dont je répète, pour finir, qu'il y a longtemps qu'il est sorti de l'Église. Il ne s'agit plus d'aller aux périphéries pour prendre soin du monde en lui apportant la bonne parole, mais de se rendre compte que les enjeux vitaux pour le monde sont ailleurs que dans les débats

byzantins sur la place des filles auprès de l'autel ou sur l'ordination d'hommes mariés, etc. Au regard de la situation du monde aujourd'hui, guerre enUkraine, crise écologique, crise énergétique, inflation, vieillissement de la population dans les pays occidentaux, migrations, etc. ces batailles sont picrocholines. Si l'on veut que vive le christianisme, l'urgence absolue, c'est d'en renouveler l'intelligence et l'interprétation, de revenir à sa dynamique profonde.

Jean-François Bouthors